

Éloge de la religion (II)

Paul VALADIER, *Éloge de la religion*, Paris, Éditions Salvator, 2022, 200 pages

La religion a mauvaise réputation (1^{ère} étape). L'athéisme est-il réellement une attitude possible (2^e étape) ? Paul Valadier poursuit sa réflexion en présentant ce qu'il entend par le terme de « foi ».

3. Foi contre religion ?

Athéisme et spiritualité

Tout d'abord, Valadier rencontre l'idée selon laquelle on peut ne professer aucune religion établie, qu'on peut n'adhérer à aucune croyance religieuse et à aucune dogmatique véhiculée par des révélations, et cependant vivre une vie spirituelle réelle. Il n'y aurait aucune incompatibilité entre athéisme – refus de tout univers religieux proprement dit – et spiritualité. Un exemple de cette attitude est André Comte-Sponville (né à Paris en 1952). Il dit : *Je ne sais pas si Dieu existe, mais je sais que je crois qu'il n'existe pas*. Dans ce subjectivisme assumé, il devient possible de s'ouvrir à ce qu'il ne craint pas d'appeler une expérience « mystique », donc à une « spiritualité ». De quoi s'agit-il ?

Une vie de l'esprit, de la réflexion, de la pensée, de la prise de distance réfléchie par rapport aux phénomènes de la vie, une certaine intériorité, c'est en effet une dimension de l'existence. Nous ne sommes pas des robots. En bref, Comte-Sponville parle de la vie de l'esprit. Malheureusement pour lui, la vie de l'esprit n'est pas encore une spiritualité. Dans les religions, les spiritualités indiquent des chemins et des voies diverses pour s'ouvrir au divin. Ce sont des « écoles ». Dans le christianisme, on a les écoles de saint Benoît, saint Bernard, saint Ignace de Loyola, à distinguer de l'École française de spiritualité chez Bérulle, par exemple. Dans d'autres traditions religieuses, on parle de « maîtres spirituels ».

La méfiance à l'égard des institutions religieuses est tellement prégnante qu'on assiste à l'expansion de ceux qui sont appelés des « alter-croyants », qui ordonnent leur quête hors des chemins balisés et hors des institutions. Ceux-là sont censés croire mais « autrement », sans qu'on précise la nature et le contenu de leur croyance. Bien souvent ces « croyants autrement » se confient à des gourous (qu'il faut payer), qui les conduisent dans des impasses, psychologiquement dramatiques. On voit se développer des tendances *new age*, un néo-chamanisme, des sectes, à la condition d'obéir à un gourou.

Un parallèle en théologie ?

Dans ces diverses croyances autres, finalement, on se dégage de toute institution pour pouvoir « se sauver » seul.

Certains théologiens critiquent la religion ramenée à un lien social ou à une pratique impersonnelle. Ils proposent de parler de foi ou d'Évangile plutôt que de religion. Ramenée à une fonction purement sociologique, la religion sacralise le social en perdant son caractère propre.

Une autre tendance, dans ce courant théologique, se manifeste à travers la volonté de revenir aux origines, pour retrouver la radicalité évangélique supposée au cours de l'histoire. Ainsi Bruno Mori, *Pour un christianisme sans religion, Retrouver la « Voie » de Jésus de Nazareth*, Paris, Karthala, 2021. Bruno Mori est né en Italie en 1939. Prêtre de l'Ordre des Chanoines Réguliers, il réside au Canada depuis de nombreuses années. Mori fait sa démonstration comme si, au temps de Jésus, la tradition juive n'avait déjà plus d'influence ; de même la littérature grecque, la littérature sapientielle.

Karl Barth (Bâle, 1886-1968) pensait que la religion en tant que telle n'était qu'une permanence du paganisme, une trahison de la foi en la parole de Dieu. Il a changé d'avis avec le temps. En effet, comment devaient se comporter les missionnaires chrétiens devant des peuples dont « tout le système religieux » était « païen » ? Il fallait repousser, éradiquer et y substituer la vraie foi ! Les catholiques au Canada n'ont pas été plus respectueux des traditions culturelles des Indiens.

La critique du concept de religion et sa substitution par celui de la foi repose sur des a priori plus solides. Les théologiens visent une purification de l'attitude religieuse, en prenant distance avec des compromissions qui, au cours du temps, n'ont pas eu de scrupule à verser dans la violence ou à exercer des pressions de toutes sortes pour contraindre les peuples à adhérer à la vraie foi. Certains pensent aussi à la religion dite « populaire » qui mélange la vraie foi aux superstitions... D'autres fustigent un comportement socialement réglé qui pourrait faire penser que la foi personnelle est comblée. On vise le pharisaïsme...

Or le message évangélique exige tout autre chose que des compromissions : il s'agit d'engager toute la vie dans le don de soi et la pratique de la justice envers le prochain.

Arguments convaincants ?

La question de Valadier devient : *Peut-on vivre un christianisme sans Église, sans insertion dans une communauté qui instruit, éduque, stimule, propose des figures imitables, ouvre à des traditions de sagesse* (p. 103) ? La vie spirituelle peut-elle se dispenser de « garde-fous », d'interlocuteurs qui vont éventuellement interroger ou discuter la démarche entreprise ?

Par ailleurs, une foi seule risque de n'être que sentimentalisme. Les événements récents enseignent que les mouvements dits du « Nouveau » montrent bien qu'une foi seule est manipulable, alors même qu'elle proclame son indépendance envers toute forme d'imposition extérieure. Pire encore. Des groupes évangéliques bien libres à toute forme d'institution n'ont pas hésité à soutenir des régimes autoritaires, dont les chefs se croient prédestinés à sauver le monde.

Ces « fois » font souvent bon ménage avec le sacré, qui n'a pas disparu de nos sociétés contemporaines. Il suffit de constater à quel point les vedettes, sportives notamment, suscitent l'engouement et déchaînent des passions collectives, typiques de dévotions sacrées.

Le sacré se manifeste dans le fanatisme. Le fanatique ne supporte pas qu'on s'en prenne à ses propres idoles, aux gourous, aux prophètes ou aux textes dits sacrés ; il se déchaîne contre ses adversaires, comme aux stades transformés en arènes de combats. Le fanatisme envers ce type de sacré s'allie parfaitement à une foi prétendue pure, car celle-ci n'est pas « encadrée », éduquée par une tradition de sagesse, portée par une communauté régulatrice, ouverte à une raison qui la pondère et lui donne ses justifications capables d'être partagées, donc communiquées.

Inévitable religion

Valadier pense qu'il faut lier intrinsèquement foi et religion. Une religion sans foi personnelle serait une pratique desséchée, un conformisme sans âme ; une foi sans religion instituée tomberait dans les travers dénoncés plus haut. De plus, toute foi religieuse se reçoit d'autrui, d'une chaîne de personnes ou de textes.

Valadier en vient ensuite à la déconstruction de la thèse de Marcel Gauchet (Poilley, 1946) qui explique que le christianisme est une religion de la sortie de la religion. Le christianisme mine les religions traditionnelles, en particulier la « religion primitive », un postulat nécessaire à sa thèse globale. Le « dehors », qui est le transcendant, Dieu conçu par Gauchet comme pure extériorité, est récusé au profit de l'homme appelé à se reconnaître lui-même comme enfant de Dieu. Non un Dieu extérieur, mais un Dieu plus intime que moi-même, pour parler comme saint Augustin, tout en n'omettant pas que, pour Augustin, ce Dieu est plus haut que moi-même.

Or, si on suit Gauchet, la religion qui sort de la religion reste bien une religion. Plus encore, même à supposer l'âge des religions définitivement clos, il faut bien se persuader qu'entre religiosité privée et substituts à l'expérience religieuse, nous n'en aurons jamais terminé, probablement, avec le religieux (p. 113). Gauchet laisse ouverte la porte à un « reste de religieux ».

Tout ceci manifeste que foi et religion vont ensemble, même si la religion s'adapte, se réforme selon les cultures, les circonstances.

4. Le catholicisme comme religion

Le rôle de la communauté chrétienne croyante dans l'histoire – l'Église – est d'annoncer à l'humanité qu'elle est appelée en Christ à la vie éternelle, à la Béatitude, dans la communion avec tous au sein de la Cité sainte, la Jérusalem céleste. Elle est donc porteuse d'une espérance qui passe les espoirs humains, tout en les assumant.

Souci de l'universel

Une religion se caractérise par des rites spécifiques, des textes sacrés de référence, des traditions de pensées, de spiritualités et de sagesses, des communautés structurées, rassemblées pour la célébration de cérémonies religieuses selon des échéances précises et réglées (p. 124). La foi personnelle naît et se fortifie dans un tel contexte communautaire dont elle doit aussi prendre ses justes distances pour ne pas être simplement conformiste. La religion débouche sur une clôture, essentiellement celle d'une appartenance. On est dedans ou on est dehors. En ce sens, toute religion est « close », pour reprendre les qualificatifs d'Henri Bergson (Paris, 1859-1941). Selon les analyses du même philosophe, il est aussi des religions « ouvertes ». Le christianisme doit figurer dans cette catégorie. Indépendamment des analyses de Bergson, on peut reconnaître que le christianisme a le souci de l'universalité.

Certes, le concept d'universalité a mauvaise presse, parce qu'on l'identifie à une volonté d'imposer à tous les mêmes idées, la même conception du monde, la nôtre, censée supérieure à tout autre. De là à voir dans l'universalisme la source des colonialismes et de la domination occidentale sur toutes les autres cultures dévalorisées ou ainsi méconnues, il n'y a qu'un pas. Il est vrai que certains ont présenté l'universel dans ce sens-là.

Mais l'universel peut être compris autrement, comme une tension vers autrui. Il est animé par la volonté de comprendre l'autre dans sa différence, il vise à sortir de sa propre clôture pour s'ouvrir à l'étranger, à celui qui apparaît d'abord comme un « barbare », incompréhensible, inquiétant, troublant. Faute d'une telle tension, c'est le repli sur soi qui l'emporte, la croyance qu'on est le « centre du monde », selon l'idée que l'on prête à la Chine, « l'empire du milieu » signifiant le « centre du monde ».

Il faut bien reconnaître que la tendance profonde de l'humanité est de se clore sur soi-même : sur soi comme individu (narcissisme), source de préoccupation première de chacun (revendication de « mes » droits) ; sur son groupe (ethnie, tribu, classe sociale, nation) ; sur ses propres traditions jugées ancestrales et à ce titre inchangeables, « sacrées », uniques en leur genre, « non négociables ». S'émanciper de ces clôtures ou les « dépasser » ne va pas de soi.

Paul Valadier évoque le cas de l'Israël ancien, qui se pense et se vit comme un « peuple élu », mis à part et défini par un destin singulier. Or, ce peuple voit peu à peu s'éroder cette croyance en son exclusivité et en son élection spécifique. L'itinéraire

d'Israël (exil à Babylone, asservissement au temps des Romains) et l'enseignement des prophètes manifestent que l'élection a pour visée tous les peuples.

Le message de Jésus resterait incompréhensible sans cet arrière-fond de l'élection d'un peuple et sans le passage à la limite : la Bonne Nouvelle ne s'adresse pas à une élite, à un peuple supérieur, à des « prédestinés », mais aux nations jusqu'au bout du monde. L'apôtre Paul démontrera que les limites ne sont nullement des barrières, mais plutôt des assises à partir desquelles on peut s'ouvrir à l'autre.

L'universel s'articule à un peuple « élu » qui doit signifier aux autres peuples qu'ils le sont également, non en général, mais dans leur particularité même, dans leur culture et leurs coutumes qu'ils doivent purifier, convertir, ouvrir aux autres pour coexister pacifiquement et construire une humanité diversifiée et vivante de cette diversité.

L'Église catholique se veut le signe d'une telle universalité. Il suffit de regarder la diversité des formes de vie consacrée ; la diversité des liturgies orientales ; la diversité des Églises particulières ou diocèses. L'Église est « sacrement », signe effectif de ce à quoi l'humanité est appelée par la Bonne Nouvelle du salut.

Portée morale de l'universel

La prétention à l'universel exige que le discours de l'Église, le message évangélique, soit compréhensible, non un texte ésotérique qui ne serait ouvert qu'à quelques-uns, à des prédestinés ou à de rares élus.

À ce titre, la foi ne peut que convoquer la raison. Elle ne peut se dispenser d'une intelligence d'elle-même qui en appelle aux ressources intellectuelles de l'être humain. Ce discours se décline dans les diverses langues des peuples, dans les diverses cultures.

Aujourd'hui nous rencontrons le défi de la morale. La foi ne peut ignorer la raison pratique, elle doit rendre compte de son espérance ; elle doit se montrer active et ne peut ignorer le service d'autrui ; elle n'est pas seulement croyance, mais comportement pratique éclairé par cette croyance. Les prises de position morale doivent pouvoir trouver une justification ferme aux yeux de la raison humaine. D'où la fermeté et la constance avec laquelle la tradition catholique s'est appuyée sur l'idée de loi naturelle, au risque d'être mal comprise.

5. Questions pendantes

Après avoir fait l'éloge de la religion et situé, dans ce cadre, la foi chrétienne, l'Église, Paul Valadier aborde des questions difficiles, sans les approfondir. Il faudrait pour cela rédiger un autre ouvrage.

Le silence de Dieu devant l'agnosticisme, ou la multitude des idoles. Le tumulte ecclésial qui risque de défigurer le message à transmettre. La communion de vérités parcellaires qui peut entraîner la disparité des convictions ultimes. La fraternité et

le témoignage religieux qui peuvent devenir violents. La religion de l'ordinaire alors que de grands témoins de la foi insistent surtout sur des actes héroïques.

L'ouvrage de Paul Valadier plaide pour envisager la foi, l'Église, le témoignage du Ressuscité comme une « religion », dont il donne la définition dans la quatrième partie.

La même année 2022, en mai, Danièle Hervieu-Léger et Jean-Louis Schlegel ont publié : *Vers l'implosion ? Entretiens sur le présent et l'avenir du catholicisme*, Paris, Éditions du Seuil, 2022, 392 pages. Il s'agit d'un regard sociologique sur l'Église catholique en France, qui apparaît comme éclatée tant sont nombreuses les chapelles qui s'abritent dans cette Église. Le regard posé sur l'Église ne reflète pas un optimisme démesuré. Au contraire ! Et pourtant, l'analyse est rigoureuse. Certains traits sont réellement spécifiques à la France. Beaucoup pourraient être le fait de situations propres à la Belgique.

+ Guy,
Evêque de Tournai